

**Roger Mérian**

### **Assez Loup vert !**

"Une goutte de rosée  
Une fourmi en devint  
Folle"  
Haïku (de Bôsha)

Freud, qui a dénoncé sans relâche bien des déviations, et davantage de compromissions, dont l'œuvre a provoqué quelques scissions, et surtout des reniements, pensait apporter la peste. Il regardait sa bande, trop certain qu'ils ne pourraient jamais, ces psychanalystes, s'autoriser d'autres concepts que les siens, tout simplement parce qu'ils ne sauraient le déloger d'une position, à ses yeux, inexpugnable : celle d'être le premier. Et ce fut la mainmise de l'IPA.

On sait à quelle fermeture de l'inconscient faillit mener cette illusion sans avenir et comment Lacan s'est dressé sur les décombres de l'édifice, pour jeter les bases d'un nouveau départ de la psychanalyse, par la voie d'un retour à Freud. Mais Lacan a été par là même amené à enjoindre les psychanalystes qui l'avaient suivi dans cette entreprise sans garantie, à considérer qu'il n'y avait pas d'acte psychanalytique, s'ils ne s'y autorisaient d'eux-mêmes. J.Lacan demandait aux membres de son Ecole un travail de " critique assidue ". Puis ce fut la mainmise de l'AMP.

L'interrogation sur les repérages de la crise actuelle se poursuit encore ici autour d'un " comment en sommes-nous arrivés là ? "

Si la quête de savoir s'appuie toujours chez le sujet sur l'inconfort de structure d'un " je n'en veux rien savoir ", suivre la règle surmoïque, donne au sujet l'assurance imaginaire d'en être : là où précisément rien ne vient garantir son être. Lacan parlait préférentiellement du " désêtre de l'analyste ". Alors, l'obéissance à la règle surmoïque a ceci de particulier, de pouvoir donner le sentiment et l'assurance au sujet qu'il est dans l'orientation du maître... Mais apparemment soulagé d'une dette à payer.

Ce suivisme n'est pas une simple (simpliste) obéissance à la règle de l'institution. L'allégeance à l'orientation du Délégué général de l'Association Mondiale de Psychanalyse en 1998, n'a rien à voir avec la soumission inconditionnelle à la règle énoncée par un adjudant. Non, car pour l'analyste, l'obéissance à la règle n'est pas persécutrice ; pour cette raison majeure que pour l'analyste qui dit oui à l'orientation actuelle de l'Ecole, l'obéissance se fait dans l'amour. Au fond, tout se passe comme si à travers l'amour de la règle surmoïque, il accédait à l'amour du maître. Il y a ici une substitution qui est faite ; à savoir la substitution de l'épreuve que j'ai à ne m'autoriser que de moi-même, sans garantie aucune sauf essayer d'en transmettre quelque chose à d'autres : substitution de l'épreuve à la preuve que je suis bien un analyste millérien.

Mais, pourquoi aimer la règle surmoïque ? Parce que, me semble-t-il, l'énoncé surmoïque se caractérise d'être dit sans que cela renvoie à un trou, sans que cela renvoie à la barre sur l'Autre. Au fond, le sujet " croyant " la bonne parole du maître, aime plus que tout l'énoncé surmoïque qui comble, imaginairement, son manque à être. L'amour de l'énoncé surmoïque vient ici comme bouchon à l'absence de garantie. La croyance par exemple en " l'Ecole-Une " (l'écho-Lune !), ne vise-t-elle pas un non conflit d'où le manque serait absent, enfermant le sujet dans la fascination pour un objet-leurre, qui instaure une dépendance proportionnelle à l'espoir qui a été placé en cet objet idéalisé ?

Ainsi, ce serait, écrit G. Orwell (in "1984", p.53) " persuader consciemment l'inconscient, puis devenir inconscient de l'acte d'hypnose que l'on vient de perpétrer ". Cette vision orwellienne concerne non seulement la pensée réduite au vocabulaire " novlangue ", mais vise surtout une réinterprétation perpétuelle du passé et des événements historiques en fonction du présent dans le but de contrôler le futur. (Mais oui bien sûr, depuis Freud nous sommes depuis toujours dans une " Conversation ", ...et nous ne le savions pas ! ).

L'amour des énoncés surmoïques implique ainsi le caractère univoque de la vérité, " la vérité actuelle quelle qu'elle fut était vraie d'un infini à un autre " (Orwell 1984, p.53). La vérité dépend ainsi du lieu de pouvoir où elle est énoncée. Les projets-slogans de l'ECF impliquent une mise en scène qui, pour les rendre conformes, permettrait au sujet de dépasser sa propre division.

S'il est impossible de disposer du désir du maître, il n'est pas impossible, parce qu'il ne se barre pas, de disposer du surmoi. Et en retour, de la part du maître, je reçois le message qui me garantit imaginativement dans mon acte. Cela peut s'énoncer ainsi : " puisque tu ne me trompe pas, tu ne te trompes pas ".

La définition et l'orientation que donnait Lacan après Freud de l'analyse profane ne tendait-elle pas à avilir le sacré de l'IPA ?

Depuis quand et comment l'ECF a-t-elle pu devenir une institution construite sur ce modèle autoritaire et religieux ?

Quand ?

C'est lors du passage de l'ECF1 à l'ECF2, avec le changement des statuts de l'Ecole, contemporain de la création des ACF et de l'AMP que date, à mon sens, le virage de l'ECF vers le religieux. Comment ? A partir de la bascule qu'opère un texte de J.A. Miller, daté de décembre 1989, bascule qui se lit dans l'après-coup, en 1998, comme déviation de l'orientation initiale de l'ECF adoptée par Lacan en 1980. Ainsi, l'autoritarisme s'est constitué lors de la première crise institutionnelle de l'ECF en 1990-1992 et se lit aujourd'hui comme une impasse de cette logique d'Ecole.

Ce passage de l'ECF1 à l'ECF2 s'est produit à partir d'une orientation précise donnée par J.-A. Miller dans son texte " Acier l'ouvert " de 1990 (in La Lettre Mensuelle de l'ECF n° 85 janvier 1990, p.1-6). Que nous apprend ce texte ? Premièrement, il a été écrit en dix-neuf points, le 11 décembre 1989, lors de la première crise qu'a traversée l'Ecole de la Cause freudienne. Deuxièmement, c'est un texte qui vient publiquement annoncer une découverte importante aux psychanalystes de l'ECF. Est-ce une bonne nouvelle ?

On aurait trouvé le moyen de cesser de prendre l'enseignement de Lacan pour une parole séparatrice. Il existerait un lieu où les psychanalystes pourraient cesser d'être divisés et seraient unifiés par la parole de J. Lacan : c'est l'ECF2, après avoir " dépassé " l'Ecole de la Cause freudienne (première période) adoptée par Lacan après l'éclatement de la communauté lacanienne. Ce moment bienheureux s'est effectué lors du passage du souffle salvateur de l'esprit de Saint-Germain. " L'esprit de Saint-Germain " est l'expression qui circulait à l'époque, suite à la réunion des membres de l'ECF à Saint-Germain.

Ainsi, l'ECF a-t-elle le moyen de dispenser un tel esprit " sain " à tous ses membres ? Il semble que non. Déjà, à cette époque, certains analystes de l'ECF, contrairement à d'autres, sont réfractaires à son pouvoir salvateur. Alors, y aurait-il des moyens pour contrôler qui est réfractaire et qui ne l'est pas ? Il semble que oui. Ces moyens existent et autorisent J.-A. Miller à ranger les membres de l'ECF en deux classes : première classe et seconde classe. "La position de tout-un-chacun à l'ECF emprunte à ces deux classes. Tout est dans la proportion" (§ 8 p.3).

On peut, d'après J.-A. Miller, hésiter à choisir une de ces deux classes. Même si en seconde classe le trajet est identique et que le passager arrive à destination au même moment, le voyage est quand même plus confortable en première classe ! " La première conduit à aimer

l'Ecole de la Cause, respecter ses statuts, accepter ses instances, être bon camarade ". Tandis qu'en seconde, les membres sont amenés " à moquer ses statuts, à persifler ses instances, à dénigrer ses collègues ". Il y a au fond, une classe où ça parle, où ça rigole, où ça critique - c'est la seconde - et une autre où ça ne rigole pas, où ça ne critique pas et où on ne moufte pas. Les questions commencent ici : pourquoi n'y a-t-il que du silence et pas de critique en première classe ? Parce que cette première classe me semble se définir d'un lien social très particulier où l'on reconnaît le règne de cette chose qui ne peut vraiment vivre et s'épanouir que dans le silence : à savoir le sacré.

La première classe de l'Ecole de la Cause freudienne réunit " ceux qui aiment encore Lacan ". La première ne fait-elle que cela ? Non. L'Ecole fait beaucoup plus, elle s'offre comme objet d'amour pouvant se substituer à ce qu'était Lacan lui-même. " ...L'Ecole a pris le relais de Lacan (...) elle est devenue elle-même un objet d'amour " (§ 7 p.2). Et ce n'est pas tout puisque, " ceux qui aiment encore Lacan (...) le métaphorisent par l'Ecole ". Que dire et que penser de cette nouvelle théorie de la métaphore ? La métaphore cesserait-elle d'être trouvaille, poétique à l'occasion, pour devenir le principe d'une communion collective ? Grâce à ce nouveau principe trouvé par J.-A. Miller, Lacan devenant consubstantiel à l'Ecole, délivre sa substance à ceux qui aiment l'Ecole, à travers, bien sûr, son ministre du culte.

Cette affirmation paraît de prime abord curieuse. Comment une communauté psychanalytique, spécifiée par la laïcité, se trouve-t-elle être en même temps le lieu du sacré ? La question me semble effectivement devoir se poser sérieusement.

Comment le sacré est-il arrivé à souder le groupe ? Sacré, vient de sacer voulant dire aussi bien sacré que maudit, au sens de dévoué aux dieux infernaux. Depuis l'antiquité, les hommes ont su que loin de la place publique, loin du forum, qui veut aussi dire le lieu où l'on prenait part à la vie politique, il y a le sacer facere. Facere c'est faire, mais aussi provoquer et surtout souffrir et subir ; c'est-à-dire souffrir le sacré. Sacer facere a donné le sacrifice, qui est le moyen le plus sûr de souder un groupe. Cette exhortation du sacer facere, du sacrifice, loin d'être une position complaisamment acceptée par ceux que l'on cherche aujourd'hui à évincer de la communauté, est au contraire imputable à ceux qui suivent l'orientation de l'ECF.

Comment ?

Cet appel au sacrifice prend, à partir de 1990, la voie à la fois d'une proclamation explicite et celle, silencieuse, d'un commandement surmoïque.

Ainsi, l'orientation donnée à l'ECF2 à travers ce texte, ne recule pas devant l'appel explicite au sacrifice et défend un peu plus la sacralisation du Texte tel un fétichisme incompatible avec l'acte même de penser. En effet, pendant l'assemblée générale de l'ECF, le 2 décembre 1989, J.-A. Miller fait une intervention (" Position " in L'Ane. n°42 Avril 1990 p.19) où il précise la position subjective de ceux qui voteront pour, voteront contre ou s'abstiendront. Il s'agit de voter l'exclusion de G.Pommier de l'ECF. Ceux qui " voteront pour ", suivront l'exemple de J.-A. Miller. Car, dit-il, " J'ai fait, à l'Ecole de la Cause freudienne le sacrifice de mon sentiment ". Plus loin, il dit que les membres de l'ECF, feront " le sacrifice de leur confort moral (...) le " vote pour " sera celui des membres pour qui le souci de l'Ecole l'emporte sur le soin que chacun prend de ménager sa sensibilité ". A l'inverse, pour celui qui " votera contre " ou s'abstiendra, " ce sera, le 2 décembre, le refus du sacrifice (...) ce sera à son confort moral sacrifier l'Ecole ". On peut noter que l'appel au sacrifice (le signifiant est répété sept fois) n'est que le versant explicite.

Le versant implicite me paraît également remarquable. En effet, le versant implicite du sacrifice semble, lui, avoir été toujours présent. On apprend effectivement, qu'en parlant " à ciel ouvert ", le sacrifice était déjà là au moins chez celui qui oriente maintenant la politique de l'Ecole : " J'ai, dix ans durant, parlé on, et me suis appliqué à disparaître dans la signature collective des instances de l'Ecole, à donner à leurs textes ce ton impersonnel et sûr qui

signifiait qu'ici parlait une volonté générale " (§ 12, p.4). Il s'agit de la " volonté générale " qui parlait, à travers le " on ", (" pendant dix ans, j'ai parlé on "), et à travers le " nous ", (nous avons dit oui à Lacan).

N'est-ce pas ici le sacrifice de la singularité de la parole du sujet au profit du nous, qui noue les membres de l'ECF ? Cet appel au sacrifice des membres de l'Ecole me semble éclairer d'un jour nouveau le fait qu'aujourd'hui certains membres de l'ECF se déclarent " prêts à tout pour la psychanalyse ", c'est-à-dire au pire, puisque les pires saloperies sont dans le " tout ". Cet effet d'aveuglement pour être prêt à tout sacrifier, fait retour dans le sacrifice de la part la plus intime du sujet : le sacrifice de la dimension même de l'objet a. (Ne reste-t-il alors que l'émergence promotionnelle d'un S1...incarné ?)

Il y a quelques conséquences à cet appel au sacrifice . Et c'est là, à ce point, me semble-t-il, que la crise actuelle de 1998 s'articule et vient faire réponse à celle de 1990, en dévoilant aujourd'hui l'impasse militaro-religieuse de l'ECF2.

Effectivement, l'analyste se serait plus tenu de devoir s'autoriser lui-même de son désir pour lire Lacan, puisque " l'Ecole a pris le relais de Lacan ". En conséquence, l'ECF2 ne demande plus à ses membres de s'autoriser, mais de reconnaître que l'autorité de J.Lacan, en tant que relayée et reprise par l'Ecole, est directement transmise par son ministre du culte, J.-A.Miller. C'est ce qui dans l'antiquité romaine s'appelait sacerdos : celui qui veille au strict respect et à l'accomplissement des cérémonies sacrées ; d'où le prêtre. Et à Rome, les prêtres étaient très souvent élus par le peuple, qui ensuite élisaient en conclave le grand prêtre !

Plus sérieusement, si Lacan était, dans l'AFP en position de maître, il était aussi et surtout un passant " qui ne cesse de passer la passe ", disait-il. De cette position, de séminaire en séminaire, il incitait ses auditeurs à " d'écoler " de leur place d'écolier, pour les inviter à occuper la place d'analyste ayant à s'autoriser, un par un, pour (être) travailler (par) un " enseignement sans égal ". A l'AFP, Lacan avait donc ces deux fonctions : maître et analysant, mais surtout passant, s'appuyant sur son auditoire en place de a. Cela pouvait produire une division chez l'auditeur.

S'autoriser à lire Lacan, ou à lire Freud, est un acte. Cet acte vient donner à entendre que l'analyste est toujours en dette avec le réel de la psychanalyse. Alors aujourd'hui, qui peut prendre prétexte que le prix de ce réel ayant été payé par Lacan, dispenserait chacun de continuer à payer ce prix ?

Il semble que ce texte de J.-A.Miller propose une dispense du prix à payer. Cependant, le consentement du sujet, quand il parvient à s'autoriser, est un consentement qui le divise. Ce consentement indique notamment que le sujet doit savoir passer là où dans l'Autre il y a un trou. Ce trou est celui devant lequel le sujet est seul à l'instant même où il doit répondre.

Alors, que se passe-t-il lorsque l'analyste adopte une " volonté générale " ? Qu'est-ce d'autre qu'une soumission et une obéissance aux énoncés qui orientent religieusement l'Ecole ?

Eh bien, cela doit apporter un très grand soulagement : parce que dans ce cas, l'Autre non barré n'incite pas le sujet à s'autoriser mais le pousse à obéir à un impératif surmoïque, et éventuellement le pousse à énoncer un oui, non de consentement mais de béni-oui-oui. Le collectif est alors une bénédiction. " Nous, nous avons tout pris : Lacan le jeune et Lacan le vieux, Lacan du concept et Lacan du mathème, Lacan du graphe et Lacan du noeud, Lacan de la passe et Lacan de la garantie, Lacan le théoricien et Lacan praticien et Lacan institutionnel et Lacan-la-loi et Lacan-malgré-la-loi, ...pas de tri. Nous avons dit oui ". (§ 16 p.5)

J.-A.Miller écrit, " nous avons tout pris ". C'est bien ce tout, restant à problématiser, qui semble ici directement accessible par l'intermédiaire du ministre du culte de l'ECF. Puisqu'il n'y a pas de barre, pas de pas-tout, cela est possible par l'affirmation d'un " Lacan est un bloc. Doit être pris comme tel ".(Paragraphe 17 p.6) Un tout évoque bien sûr avec un bloc. N'est-ce pas ici l'Ecole du bloc, du tout, du prêt à tout, à opposer à l'Ecole du pas-tout. Mais l'Ecole du bloc, pourrait fonctionner s'il n'y avait pas un problème.

Le sacrifice qui est demandé aux membres de l'ECF pourrait les conforter dans une garantie imaginaire de leur acte. Mais, dans le bloc, au nom du on et de la " volonté générale ", le prix se paye assez chèrement.

Là où les membres de la première classe cessent d'être divisés, la division s'installe dans l'Ecole elle-même. Tout semble en effet être construit dans l'ECF2 pour que les sujets unifiés qui n'acceptent pas ce sacrifice, se retrouvent divisés en deux classes au sein même de l'Ecole! Mais alors, qu'est-ce qui caractérise la seconde classe, là où ça critique, là où ça discute, au-delà des moqueries contre l'Ecole ? Pour les secondes classes, " il y a Lacan et il y a l'Ecole " (§ 7 p.2). Cela fait deux, cela ne fait plus Un. Ainsi, pour eux, l'Ecole n'est pas " devenue elle-même un objet d'amour ", elle n'a pas " pris le relais de Lacan ". Ils ne sont là que pour rouspéter. Ceci situe les limites à l'intérieur desquelles un vrai débat est envisageable à l'ECF dès 1990. Un débat, oui, mais c'est pour rire, puisque vous serez classés en fonction du Discours du maître !

Alors, poursuit notre ministre du culte, cette deuxième classe tente très précisément de faire renaître ce qu'était l'EFP. Nous sommes là en 1990. Mais c'est aussi aujourd'hui ce que certains millériens disent : la crise de 1998 est le modèle de la crise de 1980 qui a contribué à l'éclatement de la communauté lacanienne. Je ne crois justement pas que ce soit le cas. C.Soler a démontré lors du forum de l'Envers de l'Ecole du 12 novembre dernier que la crise actuelle avait la structure de la crise de 1953, avec l'excommunication, le pousse-à-la-sortie et le pousse-à-la-démission des membres face au bloc et au " tout IPA ".

En 1990, pour les membres de deuxième classe, en faisant supposément renaître ce qu'était l'EFP, ils instaurent un lieu de conflit. On peut dire que pour cette catégorie de membres, Lacan n'est pas consubstantiel à l'Ecole. L'Ecole est un lieu qu'il a voulu créer pour laisser à la psychanalyse une chance d'être vivante, en marquant un écart entre le Discours du maître et le Discours analytique, et en faisant de la passe un lieu, non de conformité à la politique institutionnelle, mais un lieu " insoumis " et " rebelle " à toute pensée dogmatique et autoritaire.

La passe elle-même est crise.

Ici, petit moment d'émotion qui se lit dans ce texte " Acier l'ouvert ". Les accents horrifiés du grand prêtre sont émouvants quand il dit voir renaître le spectre de l'ex-EFP dans l'ECF de 1990 : " C'est elle. La bête. L'Hydre de Lefpe. Je m'étais déjà bien souvent expliqué avec elle depuis mes vingt ans. J'avais cru l'avoir vaincue, et que ses têtes s'étant séparées, l'animal n'existait plus - et voilà que je la vis tout à coup se dresser à nouveau devant moi au beau milieu de l'Ecole, bien vivante, pareille à elle-même, avec toutes ses pattes et avec toutes ses têtes, chuintantes, grimaçantes, hurlantes (...)" (§ 13 p.4) Chacun peut imaginer la souffrance inhumaine endurée depuis bien longtemps. Mais ici très précisément, nous apprenons que cette horreur sacrée de la bête n'est pas due, comme on pourrait le croire, à la " fin " (la dissolution) de l'EFP en 1980, mais au contraire, et c'est cela qui est extrêmement étonnant, à sa " création " (en 1964). J.-A.Miller écrit en effet, " je m'étais bien souvent expliqué avec elle depuis mes vingt ans ".

J.-A.Miller nous dit ici et fait cet aveu que, ce qu'il " avait cru vaincre ", c'était la bête " Ecole freudienne de Paris " créée par Lacan lui-même. Bigre ! Comment comprendre cette horreur devant cette bête maudite, et donc sacrée, engendrée par Jacques Lacan dès 1964 ?

La crise de l'AMP et de l'ECF aujourd'hui est donc bien, comme le démontre C.Soler, identique à la crise de l'excommunication de Lacan par l'IPA, en 1964, depuis les vingt ans de J.-A.Miller, c'est-à-dire " depuis la création de l'EFP ".

Dans la mesure où la bête surgit dans une ambiance de sacré, mettrait-elle en danger l'Ecole de la Cause freudienne ? Oui, bien sûr. Et c'est pour occulter, voire pour sacrifier, cet objet cause, l'objet a. Mais, la bête ne serait-elle pas alors plutôt ce maudit réel se montrant à l'occasion monstrueusement, quand une parole divergente l'accompagne dans les verts jardins

silencieux du " bloc-ECF " ? Comment comprendre qu'à chaque crise dans le mouvement lacanien, en 1964, en 1980, en 1990 et 1998, l'horreur devant cette bête n'est autre que " l'horreur de l'acte de l'analyste " quand aucune " volonté générale " ne vient, et ne peut venir, garantir ce sur quoi opère l'analyste?

En conséquence, entre le tout qui fait bloc et le pas-tout qui oriente, on peut saisir qu'il faille brandir une épée d'acier pour tenter de tuer le monstre de l'AFP en lui coupant la tête, c'est-à-dire le chef... ou en rejetant quelques-uns de ses membres du corps de l'Ecole. Mais la clinique psychanalytique nous enseigne chaque jour que c'est impossible. On ne tue pas le réel; au mieux on le cerne.

La référence à l'acier me semble démontrer une certaine clairvoyance. En effet, celui qui veut être maître n'a pour seule parole à sa disposition qu'une parole d'acier. La parole autoritaire n'est-elle pas ce qui peut le mieux exclure une parole qui tente de dire la " différence absolue"?

Un je qui s'autorise, n'est-ce pas l'envers d'un je qui choisit de se fondre en bloc au nom d'une " volonté générale " ? Ainsi, en choisissant de ne pas cacher un je qui se cachait, J.A. Miller annonce : " Me voilà. Désormais je parle je dans l'Ecole, voyez si vous gagnez au change " (§ 12 p.4). N'est-ce pas ainsi, non sur le manque, mais sur le manque en acier d'un discours de maître que s'appuie maintenant l'Ecole de la Cause freudienne ?

Certains pourraient trouver triste que ce soit par le on qu'une communauté analytique s'exprime. Je ne partage pas ce sentiment. Il est plutôt comique de réaliser que la psychanalyse en acier a produit l'AMP, et plutôt drôle de constater que face au bloc espéré en 1990, ça se débloque aujourd'hui pour quelques 38% des membres de cette École.

Quant au monstre, pourquoi ne pas en rire lorsqu'il se dévoile n'être que loup vert... en peluche !

Bien sûr, nous ne nous sommes pas habitués depuis des mois à ce déchaînement illimité de l'imaginaire, des exclusions et de la calomnie, c'est pourquoi les Forums notamment, viennent redonner ses conséquences à la parole par la relance du travail. Ce travail qui est soumis à toutes sortes de bouleversements dans cette forteresse qu'est devenu l'ECF.

" La psychanalyse n'est pas une arme polémique " écrit Freud (Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique, Payot p. 130). Cela peut s'énoncer ainsi : l'éthique de l'analyste c'est maintenir le Discours analytique.

Nous devons encore travailler, être là, pour refuser que la jouissance se laisse réduire à une vérité. Et puisque l'appel à la vérité a toujours servi d'arme puissante dans les projets de domination (cf. H.Arendt), toute atteinte à la notion de vérité mérite d'être considérée comme un acte de résistance au pouvoir en place.

Un travail de déliaison s'avère donc maintenant nécessaire en faisant retour à l'Ecole de Lacan. Un tel pari, celui d'une Ecole pour la psychanalyse, une Ecole qui n'objecte pas au Discours analytique, vaut bien qu'on y inscrive son désir.